



ANNE GRACIE

Scandale

MARIAGES DE CONVENANCE

**J'AI
LU**
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Anne Gracie

Louée par la presse, adorée des lectrices, Anne Gracie insuffle un ton nouveau à la romance Régence. D'origine australienne, elle a parcouru l'Europe et la Malaisie durant son enfance. Ses romans, traduits dans le monde entier, ont reçu de nombreux prix. Elle vit à Melbourne et donne des cours d'alphabétisation.

Scandale

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

LES SŒURS MERRIDEW

- 1 – Le plus doux des malentendus
N° 8095
- 2 – Première valse
N° 8160
- 3 – Sauvetage amoureux
N° 8533
- 4 – Baisers parfaits
N° 8781

LES ARCHANGES DU DIABLE

- 1 – Le cavalier de l'orage
N° 9898
- 2 – La dame de mes tourments
N° 10014
- 3 – Une lady à épouser
N° 10020
- 4 – Rien que la passion
N° 10059

MARIAGES DE CONVENANCE

- 1 – Noces hâtives
N° 12218

ANNE
GRACIE

MARIAGES DE CONVENANCE – 2

Scandale

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Léonie Speer*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
Marry in Scandal

Éditeur original
A Jove book published by Berkley,
an imprint of Penguin Random House, LLC

© Anne Gracie, 2018

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2018

À tous ceux confrontés à des difficultés de lecture, y compris les nombreuses personnes qui, au fil des années, ont suivi mes cours d'alphabétisation pour adultes.

Vous n'auriez jamais pensé qu'un livre vous serait dédié, je parie ?

Prologue

— *Je n'aurai jamais d'importance pour personne.*

— *Qu'est-ce qui vous en empêchera ?*

— *Tout : ma situation, ma sottise et ma gaucherie.*

Mansfield Park, Jane AUSTEN

Ashendon Court, Oxfordshire, 1811

— Que voulez-vous dire par « on ne peut rien enseigner à cette enfant » ?

Les yeux étrécis, le père de Lily Rutherford, lord Ashendon, considéra la gouvernante qui se tenait avec raideur devant lui. Il s'était exprimé posément, mais ce ton mesuré était le prélude à un emportement que ses enfants avaient appris à craindre.

Debout à côté du bureau de son père, le dos droit, la tête haute, Lily se mordit avec force la lèvre inférieure pour l'empêcher de trembler. Montrer sa peur aurait été impardonnable. Les Rutherford n'avaient peur de rien.

Sa sœur Rose faisait partie des Rutherford intrépides. Elle écoutait la conversation derrière la porte, alors qu'elle était censée travailler dans la salle d'études. Lorsque Lily avait été convoquée par leur père, elle lui avait glissé :

— Ne t'inquiète pas, Lily, je te protégerai.

Mlle Glass, la gouvernante, ne se laissa pas impressionner par lord Ashendon. Elle donnait sa démission après seulement deux semaines, lesquelles avaient été presque pires, pour Lily, que les semaines d'agonie de sa mère. Ç'avait été une succession ininterrompue d'exercices, d'interrogations, de larmes et de punitions.

— Je ne perdrai pas mon temps avec une enfant qui n'est même pas capable de lire. J'ai des principes. Je ne porterai pas la responsabilité de l'échec de tout enseignement à lady Lily.

Lord Ashendon eut un grognement de mépris.

— Évidemment qu'elle sait lire. Elle a... voyons... Dix ans, non ?

Onze, bientôt douze, corrigea Lily en silence. Mais personne ne se serait risqué à contredire son père, surtout lorsqu'il était de mauvaise humeur. Elle dissimula ses mains tremblantes dans les plis de sa robe noire – elle portait le deuil de sa mère.

— Feue ma femme s'est chargée de l'éducation de nos filles. Elle n'a jamais fait la moindre allusion à un problème avec Lily.

Mlle Glass esquissa un haussement d'épaules.

— Je n'y peux rien. Lady Rose se débrouille assez bien. Elle est douée pour tous les arts d'agrément, encore qu'elle ait tendance à se montrer négligente avec sa broderie et...

Lord Ashendon abattit le poing sur son bureau.

— Je me moque de la broderie et nous ne parlons pas de Rose, mais de Lily.

— Lady Lily est analphabète, déclara Mlle Glass en détachant chaque syllabe presque avec délectation.

A-nal-pha-bète. Elle avait obligé Lily à le copier cent fois, de même que les mots *i-gno-rante*, *in-culte* et *il-let-trée*.

Son ventre se noua d'appréhension.

Durant toutes ces années, Lily, Rose et leur mère avaient gardé secrète cette incapacité honteuse. Mais

leur mère était morte, et cette grande femme terrifiante, avec ses listes, ses questions, ses yeux pâles et cette badine souple dont elle usait sur les élèves trop lentes – sur Lily, en l'occurrence – avait pris sa place.

Et maintenant, la punition supplémentaire : cette comparution devant son père. Lily avait l'impression d'être comme ce spécimen scientifique qu'elle avait vu un jour dans une exposition : exhibée, vulnérable, humiliée.

— Êtes-vous en train de me dire qu'elle est paresseuse ?

— Elle est plutôt obéissante et s'efforce de donner satisfaction, mais elle est incapable d'apprendre quoi que ce soit. Elle ne sait pas lire, elle ne peut pas effectuer les additions les plus simples, et elle confond constamment sa gauche et sa droite. Lady Lily est analphabète, et rien de ce que j'ai essayé n'a fait la moindre différence.

— Analphabète ? Balivernes ! Viens ici, Lily !

Son père saisit un livre sur son bureau et l'ouvrit au hasard.

— Lis cela.

Une boule dans la gorge, Lily fixa la page à la recherche d'un mot, un seul, qu'elle aurait pu reconnaître. Mais, comme toujours, les lettres semblaient se dérober à son regard tels des vers de terre essayant de s'enterrer.

— Eh bien ? insista son père avec une impatience qui ne fit qu'accroître sa nervosité.

Elle déglutit et scruta la page de plus belle. Une larme coula lentement sur sa joue.

Les sourcils froncés, son père prit une plume et écrivit quelque chose.

Lily tremblait à présent de la tête aux pieds. Les larmes lui brouillaient la vue et elle distinguait à peine le mot qu'il avait écrit. Il était court, et pourtant...

— C-H-A-T... Chat ! s'écria son père. Lis-le !

— Chat, murmura Lily.

Elle avait l'estomac si serré qu'elle redoutait de vomir.

— Et cela, c'est quoi ? demanda-t-il en écrivant autre chose.

Les lettres capitales se dressaient, noires et féroces.

— Allez, lis-le. Ce n'est pas difficile, pour l'amour du ciel ! Trois misérables lettres. Trois !

Les larmes roulèrent sur les joues de Lily.

— Arrêtez ! s'écria Rose en faisant irruption dans le bureau. Laissez-la tranquille !

— Reste en dehors de cela, Rose, ordonna son père sans élever la voix, car Rose était sa préférée.

— Non, vous la bouleversez.

— Je la bouleverse ? Et moi, elle ne me bouleverse pas ? Ma propre fille – une Rutherford – incapable de lire les mots les plus simples !

— Lily fait son possible. Elle sait lire un petit peu, mais rester à côté d'elle et crier ne fait que l'effrayer et aggraver les choses.

Il y eut un long silence.

— Ainsi, c'est donc vrai... Ta sœur ne sait pas lire. À dix ans.

— Elle en a presque douze, corrigea Rose, qui passa le bras autour des épaules de Lily. Vous ne devez pas la gronder. Elle fait tant d'efforts pour apprendre ! Elle en a toujours fait.

Un long silence, puis :

— Votre mère le savait et me l'a caché ?

Rose hocha la tête.

— Maman disait que ce n'était pas sa faute. Que c'était la volonté de Dieu pour Lily.

— De faire d'elle une imbécile ?

— Lily n'est pas une imbécile, rétorqua Rose avec feu. Elle n'est pas stupide, elle ne peut tout simplement pas lire.

— Y a-t-il un problème avec ses yeux ? demanda lord Ashendon en se tournant vers Mlle Glass. Elle a peut-être besoin de lunettes.

— J'ai vérifié sa vue, répondit la gouvernante. Elle voit très bien. C'est juste qu'elle ne peut pas lire. Ni faire les calculs les plus simples, ni distinguer sa droite de sa gauche.

Lentement, délibérément, son père repoussa Lily. Sans brutalité, mais avec une froideur qu'elle perçut.

— Une Rutherford, incapable de lire...

Il la regarda comme s'il ne l'avait jamais vue, comme si elle n'avait rien à voir avec lui.

— Emmène-la dans sa chambre, Rose, finit-il par dire.

Les deux sœurs quittèrent le bureau, mais Rose laissa la porte entrouverte.

— Chuuut, murmura-t-elle. Je veux entendre ce qu'ils racontent.

Elles restèrent aussi près du battant qu'elles l'osèrent. Il y eut une conversation à voix basse que Lily ne comprit pas, puis son père déclara :

— Je croyais qu'elle était normale. Elle monte à cheval comme un démon...

Elles entendirent le tintement d'un verre.

— Que vais-je faire d'elle, maintenant ? Aucun homme ne voudra d'une épouse incapable de lire.

— Ne t'inquiète pas, tu pourras vivre avec moi lorsque je serai mariée, chuchota Rose.

Lily lui jeta un regard incertain. Elle adorait Rose, mais...

— Il existe des établissements discrets, suggéra Mlle Glass.

Lily frissonna. Elle ignorait ce qu'était un « établissement discret », mais c'était horrible, devinait-elle. Elle aimait sa maison. Elle ne voulait pas être envoyée où que ce soit. Retenant leur souffle, les deux sœurs attendirent la réponse de leur père.

— Non, répondit-il d'une voix grave. Je ne pourrais pas agir ainsi envers elle. Elle est peut-être une source d'embarras pour la famille, mais c'est quand même une bonne petite.

Une source d'embarras pour la famille ? La gorge de Lily se serra.

— À présent que leur mère nous a quittés, quelqu'un doit veiller sur elles. Je n'ai pas le temps de m'occuper d'enfants, surtout des filles.

— Aucune gouvernante digne de ce nom ne voudra se charger d'une enfant comme elle, assura Mlle Glass. Une bonne école pourrait l'accepter – analphabète ou pas, une fille de comte ne fera qu'ajouter à leur réputation.

— À quoi cela servirait-il ?

— Si lady Lily est incapable d'apprendre, ils peuvent au moins lui enseigner les bonnes manières, et faire d'elle une demoiselle.

Un long silence suivit. Sans doute lord Ashendon réfléchissait-il.

— C'est une excellente solution, finit-il par conclure. Je vais les envoyer toutes les deux dans une école. Il y en a plusieurs à Bath, où vit ma plus jeune sœur. Elle est célibataire et pourra garder un œil sur elles.

L'estomac de Lily se tordit. Elles allaient être envoyées au loin ? Rose aussi ? À cause d'elle parce qu'elle ne savait pas lire ?

— Si nous en avons terminé, déclara Mlle Glass, je vais vous laisser, milord. Je dois prendre mes dispositions.

Les deux filles se précipitèrent vers l'escalier.

— Je suis tellement désolée, Rose... commença Lily.

— Inutile, répliqua Rose avec férocité. Je préfère être avec toi dans une école abominable plutôt que de rester ici sans toi. Papa est un sale égoïste. Pas de temps pour des filles, vraiment !

— Ce n'est pas toi, c'est moi. Je ne crois pas que papa m'aime encore, balbutia Lily.

Rose l'entoura de son bras.

— Je suis sûre que si, tout au fond de lui. Il a été surpris, voilà tout. Il aime imaginer que tous les Rutherford sont parfaits.

Mais Lily ne fut pas du tout convaincue. La façon dont il l'avait regardée, comme si elle était une... une espèce de *chose*...

Quand elles entrèrent dans la chambre qu'elles partageaient, son regard se posa aussitôt sur sa poupée en robe de mariée, Arabella, assise sur son lit. Arabella avait un drôle de regard. Un jour qu'elle était tombée, un morceau de l'un de ses yeux en bois sculpté s'était cassé. Sa mère avait repeint l'œil, mais le résultat n'était pas concluant. Arabella avait toujours l'air un peu fâché, ce qui n'empêchait pas Lily de beaucoup l'aimer.

Une source d'embarras pour la famille... Aucun homme ne voudra d'une épouse incapable de lire...

À demi aveuglée par les larmes, Lily retira la belle robe de dentelle que sa mère avait cousue pour Arabella, ainsi que le petit voile bordé de perles minuscules. Le voile se déchira quand elle tira dessus. Elle jeta le tout sur le sol et fourra Arabella toute nue sur une étagère, près de la fenêtre. Ce n'était qu'une poupée, un assemblage de tissu et de bois peint, une stupide *chose* pour faire semblant.

Ce soir-là, les deux sœurs se couchèrent tôt. Rose avait essayé de reconforter Lily, sans succès. Elles allaient être envoyées loin de chez elles, et c'était entièrement sa faute.

Lily ne parvint pas à s'endormir. Les paroles de son père ne cessaient de tourner dans sa tête.

Un rayon de lune se glissa entre les rideaux. La pendule du hall sonna 2 heures. Lily se glissa hors de son lit. Elle récupéra Arabella, la rhabilla avec soin.

— Ne t'inquiète pas, chuchota-t-elle en caressant les cheveux peints de sa poupée. Nous nous marierons. Papa se trompe. Quelqu'un nous aimera, même si nous ne sommes pas parfaites. Je te le promets.

1

Ah, pour ce qui est du confort, rien n'est mieux que de rester chez soi !

Emma, Jane AUSTEN

Londres, 1818

— Je me suis assuré la présence d'un duc à l'opéra, ce soir, annonça lady Salter, l'air triomphant.

D'une minceur extrême, immensément élégante, ses cheveux argentés relevés en une coiffure compliquée retenue par un genre de turban, elle tripota son face-à-main de ses longs doigts maigres tout en observant ses trois nièces d'un œil critique.

Lily, la plus jeune, avala sa salive. Elle était assise à côté de sa sœur, Rose. George¹, à la vérité une petite-nièce plutôt qu'une nièce, était perchée sur l'accoudoir d'un fauteuil proche.

— Parce que les ducs chantent ? demanda Rose tout en jouant de son éventail avec désinvolture. Je l'ignorais.

— Ne sois pas narquoise, Rose, répliqua tante Agatha. Tu sais très bien pourquoi j'ai arrangé cette rencontre. C'est pour toi en particulier... Cela dit, il viendra avec deux amis, dont l'un...

1. Diminutif de Georgina. (N.d.T.)

Elle s'interrompit, les yeux étrécis. Lily se raidit comme la vieille dame levait son face-à-main. La journée était chaude et les cuisses de Lily collaient l'une à l'autre ; elle n'osait pas bouger, car sa tante abhorrait toute forme d'agitation.

Ce fut toutefois à George qu'elle adressa un regard entendu. Celle-ci y répondit par un sourire indifférent, sans cesser de balancer nonchalamment une jambe.

— Georgiana, porterais-tu des culottes sous ta robe ?

George haussa les épaules sans marquer la moindre contrition.

— Nous rentrons tout juste de notre sortie matinale à cheval.

La vieille dame ferma les yeux comme pour implorer le ciel, marmonna quelques mots, prit une profonde inspiration et reprit :

— Comme je le disais, le duc amènera deux de ses amis, et l'un d'eux pourrait s'intéresser à toi, Georgiana. Sauf si tu persistes à t'asseoir ainsi ! Ou si tu portes des culottes. Aucun gentleman de bon goût...

— Et l'un d'eux pourrait être intéressé par Lily, intervint Rose, qui sourit avec chaleur à sa sœur.

Tante Agatha se contenta de jeter un coup d'œil à Lily avant d'admettre du bout des lèvres :

— Peut-être.

Hélas, elle leva de nouveau son face-à-main pour détailler sa plus jeune nièce d'un œil critique ! Lily rentra le ventre et retint son souffle. Mais cela ne servit à rien.

— Je constate que tu n'as pas suivi mon conseil sur le régime qui a si bien réussi à lord Byron, Lily. Tu es plus grosse que jamais.

— Lily n'est pas grosse ! protesta Rose. Elle est charmante, elle est ronde, elle est pulpeuse, mais elle n'est pas grosse.

— En outre, elle l'a essayé, ce régime infâme, intervint George. Pendant deux semaines entières, sans

autre résultat que de se rendre malade. Des pommes de terre imbibées de vinaigre ? Quelle horreur !

— Un sacrifice négligeable sur l'autel de la beauté, déclara tante Agatha avec la morgue satisfaite d'une femme n'ayant jamais eu besoin de faire le moindre régime.

— Lily est belle comme elle est, affirma Rose en pressant la main de sa sœur. Nous le pensons toutes.

Tante Agatha émit un son méprisant.

— Mieux vaut être gentille et moelleuse que ressembler à un squelette bien habillé, lança George à l'intention de tante Agatha.

Lily se força à ne pas bouger. Elle détestait ce genre de situation, elle détestait que les gens se disputent à cause d'elle, elle détestait quand tante Agatha l'examinait à travers son horrible face-à-main. Sous ce regard froid et impitoyable, elle avait toujours l'impression d'être un ver de terre grassouillet, moche et stupide.

Il était hors de question qu'elle endure une autre soirée de ce genre.

— Je suis désolée, mais je ne pourrai pas aller à l'opéra ce soir, s'entendit-elle annoncer. J'ai un autre engagement.

Un silence surpris suivit cette déclaration. Rose et George échangèrent un regard tout en s'efforçant de dissimuler leur étonnement. Tante Agatha, les yeux démesurément élargis par les verres de son arme favorite, braqua une fois de plus son face-à-main sur elle.

— Qu'as-tu dit, jeune fille ?

Lily déglutit, mais elle ne battit pas en retraite.

— J'ai dit que j'avais déjà un engagement.

Elle s'en tint là. Elle se savait peu douée pour les discussions et finissait toujours par céder. Mieux valait donc ne rien dire.

Sa tante saisit sa canne d'ébène sculptée et en frappa le sol. Celui-ci étant recouvert d'un épais tapis turc, l'effet fut perdu.

— Tu ne m'as pas écoutée, petite sottie ? Un duc et deux de ses amis ont accepté de se joindre à notre groupe à l'opéra. Un *duc* ! Et deux bons partis. Et tu prétends que tu ne peux pas venir ? Quelle sottise ! Évidemment que tu vas venir !

Lily libéra ses doigts de la main de sa sœur. À présent, elle avait les mains moites, comme ses cuisses. Elle les essuya subrepticement sur sa jupe.

— J'avais cru comprendre qu'il s'agissait d'une invitation, tante Agatha, pas d'un ordre, répondit-elle avec toute la dignité dont elle était capable.

Rose ravala une exclamation. D'habitude, c'était elle ou George qui répondait à tante Agatha. Lily, elle, était censée être douce et obéissante. Cette fois, cependant, elle ne se laisserait pas faire. Sa tante ne désirait pas vraiment qu'elle soit présente ce soir. C'était juste qu'elle détestait être contredite.

Quoi qu'il en soit, Lily n'aimait pas énormément l'opéra. N'ayant pas l'oreille musicale, elle s'ennuyait et avait tendance à s'endormir. Et elle trouvait franchement terrifiant le genre de gentlemen que tante Agatha recrutait pour les accompagner : ils étaient cyniques, blasés et sophistiqués au dernier degré.

La bouche de sa tante prit un pli dur.

— As-tu la moindre idée de ce qu'il a fallu mettre en œuvre pour que ce duc accepte de se joindre à nous ce soir ? Et pour qu'il amène deux de ses amis pour Georgiana et toi ?

George, qui adorait la musique mais détestait qu'on l'appelle Georgiana, hasarda :

— Menacer sa mère de chantage, je suppose.

Si Lily n'avait été aussi tendue, elle aurait souri. C'était sans doute la vérité. La moitié de la bonne société redoutait leur tante, l'autre moitié était simplement nerveuse en sa présence. Mais la fidèle George n'avait peur de rien ni de personne, et certainement pas de tante Agatha.

Celle-ci se raidit et dirigea son face-à-main sur sa petite-nièce.

— Je te demande pardon ?

— J'accepte vos excuses, riposta George d'un ton provocateur, avant d'enchaîner avec une innocence feinte : N'est-ce pas ce que vous faites d'ordinaire ? Harceler ou faire chanter les gens pour obtenir d'eux ce que vous souhaitez ?

Apparemment inconsciente de l'indignation grandissante de tante Agatha, George s'approcha de la cheminée, souleva un bouquet de violettes posé sur le manteau et en huma le parfum.

— Merveilleux. Vous n'adorez pas les violettes ? Elles sont minuscules et pourtant si odorantes. Il y en avait beaucoup à Willowbank Farm.

George évoquait l'endroit où elle vivait autrefois. Lily envia son assurance et son détachement. Malgré son refus de se soumettre à l'ordre de tante Agatha, elle tremblait intérieurement. Et elle luttait pour ne pas le laisser voir.

— C'est très habile de votre part d'avoir obtenu la promesse d'un duc, tante Agatha, déclara Rose en hâte. De quel duc s'agit-il ?

Rose tentait d'apaiser les tensions ? Cela ne lui ressemblait guère.

Tante Agatha se tourna vers elle, non sans avoir jeté un dernier regard assassin à George et à Lily.

— Au moins, l'une d'entre vous apprécie le mal que je me donne pour que vous fassiez des mariages convenables. L'aristocrate qui nous rejoindra dans ma loge ce soir est... le duc d'Everingham.

Elle observa un silence, comme si elle s'attendait à des applaudissements.

Lily demeura silencieuse. Même si elle ne connaissait pas le duc d'Everingham, elle savait d'avance à quoi il ressemblerait. Tante Agatha avait un goût marqué pour les hommes désinvoltés, fatigués du monde ou prétendant l'être, qui semblaient invariablement s'ennuyer

et lançaient des traits d'esprit que tout le monde, à l'exception de Lily, semblait comprendre. Elle se sentait toujours épouvantablement empruntée et gauche face à ces « beaux partis » dont jamais aucun ne lui accordait un regard. Ce qu'en vérité elle ne souhaitait pas.

Le duc était, bien sûr, destiné à Rose, la plus âgée des trois et la plus belle. Tante Agatha était déterminée à ce qu'elle, au moins, devienne duchesse, qu'elle le veuille ou non. Mais le mariage laissait Rose indifférente, et elle avait l'intention de le retarder le plus possible, ce que leur tante ignorait.

Toutefois, comme Lily gardait le silence et que George tournait les violettes sous son nez en les respirant avec une expression extatique, il revint à Rose d'émettre un son vaguement appréciateur.

Irritée par leur indifférence, tante Agatha insista :

— Tout le monde se bat pour avoir Everingham à un bal ou à une soirée. Une hôtesse est aux anges s'il condescend ne serait-ce qu'à accepter une invitation, et même dans ce cas, rien n'assure qu'il viendra effectivement. Mais sa mère, dont je suis la marraine, Georgiana, et qui apprécie mes conseils, m'a promis qu'il viendrait, et qu'il amènerait deux amis !

— N'est-ce pas merveilleux ? s'exclama Rose. J'admire tellement un homme qui fait ce que sa mère lui dit. Quel dommage que Lily ait déjà pris un engagement, continua-t-elle tandis que George étouffait un gloussement. Mais vous qui êtes si attachée aux convenances, tante Agatha, vous ne souhaitez certainement pas que Lily revienne sur une invitation qu'elle a déjà acceptée.

Leur tante pinça les lèvres. De toute évidence elle ne pensait rien de tel. Rien n'avait plus d'importance qu'un duc, et observer les convenances dépendait uniquement de la situation.

Elle adressa un regard suspicieux à Lily.

— Et quel est cet engagement que tu es si acharnée à respecter ?

— Je me rends à une soirée avec Emmaline et Cal.

— Chez les Mainwaring ? Pfff, une réunion insipide de médiocres rien-du-tout.

— Emmaline et Cal y vont, fit remarquer Lily.

Le comte et la comtesse d'Ashendon, son frère et sa belle-sœur, étaient loin d'être des rien-du-tout. Quant à être médiocres... Cal était un être exceptionnel – un véritable héros –, et Emmaline était un amour – un amour capable de parer aux terribles flèches de tante Agatha sans ciller. Malheureusement, Emmaline et Cal étaient sortis se promener avant que la vieille dame ne fonde sur elles trois.

— Ton frère et sa femme se sentaient tenus d'accepter cette invitation, rétorqua cette dernière. Sir George était le supérieur de Galbraith durant la guerre. Mais étant donné l'état intéressant d'Emmaline, ils auraient pu se contenter d'une simple apparition. Toutefois, si tu te rends toi aussi à cette soirée, Lily, Emmaline sera obligée de rester plus longtemps.

Son ton insinuait que la succession des ducs d'Ashendon risquait, en conséquence, d'être compromise. Et que si Emmaline perdait le futur héritier, tante Agatha saurait qui blâmer.

— Cela ne me dérangera pas de partir tôt, assura Lily.

Tante Agatha souffla par les narines.

— Ta sœur et Georgiana ont beau être frivoles, elles savent reconnaître une occasion unique lorsqu'on la leur offre. Elles n'ont pas trouvé difficile de décliner poliment l'invitation de lady Mainwaring. Pourquoi ne peux-tu pas faire la même chose ? Hormis la raison évidente, ajouta-t-elle d'un ton réprobateur.

— Ce n'est pas juste de... intervint aussitôt Rose.

Lily l'interrompit avant que n'éclate une autre dispute au sujet de ses déficiences.

— Parce que j'ai promis à une personne de la retrouver là-bas. Une fille que je connaissais à l'école... Elle vient d'arriver à Londres, ajouta-t-elle en évitant

le regard étonné de Rose. Je lui ai dit que je la présenterais à quelques-unes de nos amies. Je ne peux pas lui faire faux bond.

Ce n'était pas l'exacte vérité car Lily n'avait fait aucune promesse. Mais quand Sylvia lui avait demandé si elle se rendait à la soirée des Mainwaring, elle avait acquiescé. Cela lui fournissait une excuse toute trouvée pour se soustraire à la présence venimeuse de tante Agatha.

Cette dernière arqua les sourcils.

— Tu renoncerais à un duc et à ses amis à cause d'une fille que tu as connue à l'école ? Qui est cette fille, du reste, et qui est sa famille ?

— Personne d'important. Vous ne sauriez la connaître.

Lily jeta un regard d'avertissement à Rose, l'implorant silencieusement de ne rien dire.

Sa sœur fronça les sourcils, mais garda le silence.

Tante Agatha eut un reniflement méprisant.

— Pourquoi ne suis-je pas surprise ? Tu n'as aucune ambition, ma fille, n'est-ce pas ?

— Pas beaucoup, admit Lily. Je veux juste être heureuse.

— Tu veux dire que tu veux tomber amoureuse, je suppose ? Ce sont là des bêtises sentimentales et vulgaires, bonnes pour les gens de peu. Quand donc comprendrez-vous la leçon, toutes les trois ? Le mariage, c'est une question de position sociale, de fortune et de terres, affirma la vieille dame en se levant. Puisque tu es déterminée à gâcher les occasions que je t'offre, Lily, je me lave les mains de ton sort. Rose, Georgiana, ma voiture passera vous chercher à 19 heures.

— Félicitations, Lily, tu t'es montrée très courageuse face à tante Agatha, déclara Rose alors que les trois filles gravissaient l'escalier.

— Positivement héroïque, renchérit George. J'ai cru que cette vieille bique allait exploser quand tu as dit que tu croyais qu'il s'agissait d'une invitation, pas d'un ordre.

— J'étais terrifiée, avoua Lily avec un rire tremblant.

— Ça ne se voyait pas. Tu t'es bien débrouillée, ma p'tite.

Tout en parlant, George avait ouvert la porte de leur chambre.

— Salut, mon beau. Tu m'attendais ? dit-elle en frottant les oreilles de Finn, le lévrier irlandais hirsute qui avait bondi vers elle.

— Ma p'tite ? répéta Lily, feignant l'indignation. Tu n'as que onze jours de plus que moi.

— Je suis donc plus âgée et plus sage, répliqua George avec un sourire jusqu'aux oreilles. Pas vrai, Finn ? Oh oui, tellement plus âgée et tellement plus sage !

Finn se trémoussa, enchanté, et fouetta l'air de sa queue.

— Oui, mais moi, je suis ta tante. En conséquence, tu me dois le respect !

Lily donna une tape affectueuse à George en passant devant elle. Elle avait tenu tête à tante Agatha, et non seulement elle avait survécu, mais elle avait gagné ! Elle bondit sur le lit.

Rose tira le cordon de sonnette. Elle avait demandé que l'on monte du thé et des brioches après le départ de tante Agatha, et c'était le signal. Puis elle s'assit sur le lit, les jambes repliées sous elle.

— Alors, qui est cette camarade d'école pour laquelle tu as bravé une mort par face-à-main ?

Lily fit la grimace.

— Ce n'est pas vraiment à cause d'elle, admit-elle. En vérité, je ne supportais pas l'idée de passer une autre soirée avec tante Agatha. Cette manière qu'elle a de me regarder...

Rose se pencha pour lui presser le bras.

— Je sais, c'est affreux. Contente-toi de l'ignorer, cette vieille sorcière. Tu n'es pas grosse, tu as des formes ! Tante Agatha fait partie des Rutherford minces. George et moi lui ressemblons – physiquement, George, et d'aucune autre façon, Dieu merci –, alors que toi, tu ressembles à notre chère tante Dottie.

— Qui ne s'est jamais mariée, lui rappela Lily. Alors que tante Agatha s'est mariée trois fois.

— Je sais. C'est un mystère.

George ricana.

— Oui, mais ses trois maris en sont morts, ce qui me semble aller de soi. Que faire d'autre lorsque vous vous retrouvez marié avec un dragon à la langue empoisonnée ?

Toutes trois éclatèrent de rire.

— Dans ce cas, pourquoi l'ont-ils épousée ? s'interrogea Lily.

— Probablement parce qu'ils étaient trop terrifiés pour oser refuser.

On frappa à la porte et George alla ouvrir. Une servante entra, chargée d'un plateau sur lequel étaient disposées une théière, trois tasses et une assiette contenant six brioches aux fruits confits, ainsi que deux gaufrettes. Après avoir versé le thé, George fit passer les tasses, puis elle posa l'assiette de gâteaux sur le lit, entre les deux sœurs. Elle prit une brioche et mordit dedans avec gourmandise.

Lily repoussa l'assiette et sirota son thé sans lait ni sucre. Il y avait les gaufrettes si elle voulait grignoter quelque chose. Elle mourait de faim, mais le souvenir du face-à-main de tante Agatha soutenait sa résolution.

Rose poussa un soupir exaspéré.

— Cesse de t'inquiéter de tes rondeurs, Lily ! Tu es magnifique telle que tu es. T'affamer ne fera aucune différence pour ce qui est de trouver un mari, et ça ne servira qu'à te rendre malheureuse. En outre, ajouta-t-elle tout en poussant l'assiette vers sa sœur,

les héritières que nous sommes n'auront aucun mal à trouver un mari. Nous pourrions loucher, avoir les dents qui se chevauchent et être bossues, qu'il y aurait quand même des hommes prêts à nous épouser.

— Pour notre argent, répliqua Lily. Je ne veux pas de ce genre de mari.

— Naturellement. Mais nous ne sommes pas des laiderons. Chacune de nous est adorable dans son genre...

Comme George laissait échapper un rire moqueur, Rose lui tira la langue.

— ... il n'y a donc pas d'urgence. Nous pouvons prendre notre temps et choisir parmi un grand nombre de charmants gentlemen.

— Pas moi, déclara George. J'étais sans le sou avant cette année, et maintenant que je suis riche, pourquoi irais-je remettre cet argent à un mari qui pourrait en faire ce qu'il veut, ainsi que de moi ? Dépendre de nouveau du sens de l'honneur d'un homme ? Non, merci !

— Tous les hommes ne sont pas comme ton père, fit remarquer Lily d'une voix douce.

George secoua la tête.

— Les chiens et les chevaux sont autrement plus gentils et dignes de confiance. Je m'imagine bien trouver un endroit agréable à la campagne et y vivre heureuse avec mon argent et mes chiens. Comme la duchesse d'York, avec les chevaux en plus.

— La pauvre, quel dommage qu'elle n'ait jamais eu d'enfant ! Je suis sûre que c'est pour cela qu'elle a tous ces chiens. Tu ne veux pas d'enfants, George ? demanda Lily.

Elle-même désirait vraiment se marier. Elle n'était pas ambitieuse, elle se moquait d'avoir un titre. Elle souhaitait juste tomber amoureuse d'un homme simple et gentil, en être aimée en retour... et avoir des enfants.

— Je ne sais pas, répondit George après réflexion. Je n'ai pratiquement jamais connu d'enfant. Je me

débrouille sans doute mieux avec les chiots et les poulains.

Elle s'empara d'une deuxième brioche et mordit dedans avec délectation. L'estomac de Lily gargouilla. Elle but une autre gorgée de thé.

— Alors, qui est cette camarade d'école que tu vas retrouver à la soirée des Mainwaring ? s'enquit Rose.

Lily eut l'impression que son ventre se creusait davantage.

— Sylvia Gorrie.

Rose fronça les sourcils.

— Qui est Sylvia Gorrie ? Je ne me souviens pas d'une Sylvia Gorrie à l'école.

— Gorrie est son nom de femme mariée. Jeune fille, elle s'appelait Sylvia Banty.

Elle attendit l'explosion, et elle ne fut pas déçue.

— Sylvia Banty ? s'exclama Rose, les yeux ronds. Cette chienne ?

Elle se tourna vers George.

— Elle s'est fait prendre en train de voler des filles qu'elle avait le culot d'appeler ses amies. Elle a même volé à Lily le médaillon de maman – le seul souvenir qu'elle avait d'elle ! Je n'ai jamais aimé Sylvia, ajouta-t-elle avec mépris. On lui aurait donné le bon Dieu sans confession, à cette petite vache hypocrite !

— C'est un peu injuste, non ? intervint George.

Rose la dévisagea avec étonnement.

— Tu connais Sylvia ?

— Je ne l'ai jamais vue de ma vie, mais j'aime les vaches. Ce sont des créatures douces et adorables, et elles ont de beaux yeux. Traiter cette Sylvia de vache, et même de chienne, d'ailleurs, n'est juste ni pour les vaches ni pour les chiens. Les chiens figurent parmi mes animaux préférés.

— Très bien, traitons-la donc de misérable cafard, proposa Rose, qui reporta son attention sur sa sœur.

Pourquoi diable voudrais-tu te lier de nouveau avec Sylvia Ba... comment s'appelle-t-elle maintenant ? Gorrie ?

— Oui. Je l'ai rencontrée au parc l'autre jour, et elle m'a présenté ses excuses pour la manière dont elle s'était comportée. Elle m'a dit qu'elle avait été très malheureuse à l'école. Nous aussi, au début, tu te rappelles, Rose ?

— Certes, mais on ne volait pas nos amies pour autant.

Lily haussa les épaules.

— Nous avons toutes fait, quand nous étions jeunes, des choses que nous avons regrettées ensuite. C'était il y a quatre ans, et beaucoup d'eau a coulé sous les ponts. Nous sommes plus sages, à présent. Ou nous devrions l'être. Elle m'a dit que lorsqu'elle a quitté l'Institution Mallard...

— Elle ne l'a pas quittée, elle a été renvoyée.

— Oui, et pour cette raison, elle n'a pas fait ses débuts dans le monde. Ses parents l'ont obligée à se marier alors qu'elle n'avait que seize ans, et à un homme beaucoup plus âgé qu'elle. D'après ce que j'ai compris, il est froid et peu aimable, et elle est très malheureuse. Elle semblait sincère, Rose, et elle regrette beaucoup ses agissements passés. Elle est esseulée car elle ne connaît pas grand monde à Londres, c'est pourquoi je lui ai dit que je lui présenterais quelques personnes. Où est le mal ?

Rose secoua la tête.

— Tu as le cœur trop tendre. C'est une sale petite voleuse !

— Les gens peuvent changer, argua Lily. Tout le monde devrait avoir une chance de rattraper les erreurs du passé. En outre, ses larcins étaient sans valeur. Elle ignorait à quel point je tenais au médaillon de maman. Ce n'est pas juste qu'elle soit punie jusqu'à la fin de ses jours.

Après avoir observé sa sœur, Rose soupira et se tourna vers George.

— Très bien. Tu présenteras mes excuses à tante Agatha, George, et tu lui diras que...

— Quoi ? Que fais-tu ? l'interrompit Lily.

— Je viens avec toi, évidemment. Tu ne crois quand même pas que je vais te laisser affronter seule une soirée mortellement ennuyeuse, *plus* l'infâme Sylvia Gorrie ? Elle pourrait te subtiliser tes perles pendant que tu regardes ailleurs.

— Ne sois pas ridicule. Je n'ai nul besoin qu'on me tienne la main, déclara Lily avec fermeté. À vrai dire, c'est plutôt toi qui aurais besoin de moi pour t'empêcher de faire des bêtises.

— Ce n'est pas faux, reconnut Rose en riant. La soirée s'annonce pénible, entre tante Agatha et son duc, et il se peut que j'en vienne à commettre un geste désespéré. Assassiner un duc, par exemple. Sérieusement, Lily, tu es sûre que tu t'en sortiras toute seule ?

— Certaine. Du reste, je ne serai pas seule puisqu'il y aura Emmaline, Cal et une centaine d'autres personnes.

— Je sais, c'est juste que...

— C'est juste que tu es ma sœur aînée et que tu as veillé sur moi toute ma vie. Mais je suis grande, maintenant.

— Tu n'as que dix-huit ans.

— George aussi n'a que dix-huit ans.

— Oui, mais George a toujours dû se débrouiller seule.

— Alors, il est peut-être temps que quelqu'un veille sur elle pour changer, suggéra Lily d'une voix douce. Cesse de t'inquiéter, Rose, tout ira bien. En vérité, c'est plutôt moi qui devrais me faire du souci pour toi.

— Pour moi ?

Lily rit tout bas.

— Je connais cette expression. Tu mijotes quelque chose. Tu n'aimes pas plus l'opéra que moi. Alors, de quoi s'agit-il ? Tu as rendez-vous avec un homme ?

— Oui, un duc. Tu as déjà oublié ?

— Tu sais très bien ce que je veux dire.

Lorsqu'elles vivaient à Bath, Rose était toujours l'instigatrice de leurs sorties aventureuses – et interdites. Elle s'ennuyait facilement, et les contraintes imposées par la bonne société lui pesaient.

Ce fut avec l'œil pétillant qu'elle répliqua :

— Qui sait ?

Puis elle glissa la dernière brioche dans la main de Lily. Celle-ci la contempla. Elle aurait dû la reposer sur l'assiette.

— Fais quand même attention, Rose, dit-elle. Nous ne sommes plus à Bath.

— Et j'en remercie Dieu tous les jours. Encore que cette chère tante Dottie me manque beaucoup.

— À moi aussi.

De la brioche émanait une odeur suave de beurre et de levure. Lily tenta de l'ignorer. Elle devait résister. Finn lorgnait la pâtisserie, affichant l'air implorant du chien qui n'a pas mangé depuis des semaines.

— Mais sait-on jamais, ajouta-t-elle, peut-être que ce duc ou l'un de ses amis te plaira.

— Tu peux y compter ! répliqua Rose en levant les yeux au ciel. Combien de vieux ducs sinistres tante Agatha m'a-t-elle imposés jusqu'à maintenant ? Je me demande où elle les déniche. J'ignorais qu'il y avait autant de ducs célibataires dans ce pays.

— Je la soupçonne d'avoir fait exhumer le dernier, intervint George.

— Exactement ! pouffa Rose. Et si ce n'est pas un duc antédiluvien et solennel, c'est le genre joyeux célibataire couvert de maîtresses. Il lui faudra une jeune femme respectable pour lui donner un héritier, mais il ne changera rien à ses habitudes. Il continuera d'entretenir une ou deux maîtresses tandis qu'il attendra

de sa femme qu'elle soit comme celle de César : irréprochable.

— Oui, les hommes sont abominables, déclara George.

— Cal n'a pas de maîtresse, fit remarquer Lily.

Tous les hommes n'étaient sans doute pas abominables... Elle souleva doucement un petit morceau du glaçage au citron qui recouvrait la brioche.

— C'est différent pour Cal, répliqua Rose. Emmaline et lui sont amoureux. Au nom du ciel, Lily, arrête de saliver devant cette brioche et mange-la ! Tu considéreras que c'est ton petit déjeuner.

Sur ce, elle prit les deux gaufrettes et les jeta à Finn, qui n'en fit qu'une bouchée.

Où diable était Sylvia ?

Pour la dixième fois au moins, Lily balaya la salle de bal du regard. Alors qu'elle avait bravé le déplaisir de tante Agatha – certes, pour des raisons personnelles autant que pour Sylvia –, elle ne pouvait que constater l'absence de cette dernière.

— Me ferez-vous l'honneur de m'accorder cette danse, lady Lily ?

M. Frome, un homme agréable, d'âge moyen, s'inclina devant elle. Lily jeta un coup d'œil à Emmaline, qui hocha la tête. Tandis que M. Frome l'escortait vers la piste de danse, Lily se fit la réflexion que, Sylvia ou pas, elle passait certainement un meilleur moment ici qu'à l'opéra. Elle n'avait pas manqué une seule danse, et quand bien même ses cavaliers étaient pour la plupart des gentlemen d'âge mûr, ils se montraient attentionnés et galants. Ils la couvraient de compliments extravagants, lui répétaient qu'elle était très jolie et, même s'ils n'étaient pas sérieux le moins du monde, c'était tout à fait plaisant.

Et beaucoup plus amusant que de rester assise sous l'œil d'un dragon en essayant de faire la conversation à des ducs et à leurs amis. Comment se passait la soirée

pour Rose ? s'interrogea-t-elle. George, elle, ignorerait les ducs et ne s'intéresserait qu'à la musique.

Rose, en revanche... Peut-être que Lily aurait dû se rendre à l'opéra. Sa sœur était comme le bouchon d'une bouteille de champagne, prête à exploser si elle n'avait pas la possibilité d'échapper de temps à autre aux manifestations collet monté de la bonne société. Ce rendez-vous secret auquel elle avait fait une allusion sibylline... Pourvu qu'elle ne commette pas d'imprudence !

— Lily ? fit une voix derrière elle, alors que la danse venait de se terminer.

Elle pivota sur ses talons.

— Oh, Sylvia, vous voilà ! s'exclama-t-elle. J'avais presque perdu espoir de vous retrouver.

— Je suis vraiment désolée, dit Sylvia. C'est à cause de mon mari. Il désapprouve les soirées mondaines qu'il trouve futiles. J'ai dû attendre qu'il s'endorme.

— Mais...

Lily reporta les yeux sur le jeune homme élégant qui se tenait à ses côtés.

— Juste ciel, ce n'est pas mon mari ! C'est mon cousin, Victor Nixon. Il vit à Paris, mais est de passage à Londres. Victor, voici ma très chère amie Lily... Oh, je dois utiliser votre titre, à présent, non ? Nous ne sommes plus à l'école. Lady Lily Rutherford, rectifia-t-elle avec un rire aigu.

M. Nixon s'inclina très bas.

— Enchanté de faire votre connaissance, lady Lily.

— Victor a eu la gentillesse de m'accompagner ce soir, reprit Sylvia. Mon mari sort rarement. C'est un vrai bonnet de nuit. Et maintenant, continua-t-elle en jetant un regard circulaire, qui avons-nous là ? Je vois que l'ex-Mlle Westwood assiste à la soirée, pour y jouer les duègnes sans doute.

Sylvia se tourna vers son cousin et expliqua :

— Elle enseignait dans l'école de Mlle Mallard. Elle a épousé le demi-frère de lady Lily. Bien joué de sa

part : de vieille fille commune et pauvre, elle est devenue comtesse d'Ashendon.

— Emmaline n'est pas commu... commença Lily avec indignation.

— Oh, il y a Sally Destry, qui danse avec son mari, lord Maldon ! la coupa Sylvia. Qui aurait imaginé que cette petite créature boutonneuse épouserait un beau et jeune aristocrate ? Et là-bas, ce n'est pas... Mais si, c'est Jenny Ferris ! Seigneur, elle a horriblement grossi ou je me trompe ?

— Elle vient d'avoir un bébé, murmura Lily.

— Elle est aussi grosse qu'une tour ! Vous devriez lui recommander votre couturière, Lily... je veux dire, lady Lily. Cette robe que vous portez est très amincissante.

M. Nixon baissa les yeux sur Lily.

— Il ne me déplaît pas qu'une femme ait quelques rondeurs bien placées, murmura-t-il en lorgnant sur son décolleté.

Elle se sentit rougir alors que Sylvia éclatait de rire.

— Conduisez-vous comme il faut, mon cousin, le réprimanda-t-elle. Lily, je crains que Victor ne soit un séducteur redoutable.

— Je croyais que vous ne connaissiez pas une seule personne à Londres, observa Lily. Finalement, vous en connaissez quelques-unes.

Sylvia reprit son sérieux.

— Avais-je l'air si désespérée ? C'est possible. Je suis désolée, j'étais simplement... contrariée. Les anciennes élèves de l'Institution Mallard qui vivent à Londres ont refusé de me voir. Elles n'arrivent tout simplement pas à oublier que j'ai quitté l'école dans de mauvaises conditions. Vous êtes la seule qui soit assez généreuse pour ne pas me reprocher cette folie de jeunesse, déclara-t-elle en glissant son bras sous celui de Lily. Je suppose que je ne dois pas m'attendre que Rose se montre amicale... Elle m'a giflée une fois sans raison.

— Il est vrai que Rose a son caractère, mais...

— Je ne la vois nulle part. J'espère qu'elle n'est pas souffrante.

— Non, elle est à l'opéra avec notre tante.

— Bonté divine, j'ai laissé quelque chose de précieux dans ma voiture ! s'exclama soudain M. Nixon. Si vous voulez bien m'excuser, je vais le chercher.

— Rapportez-nous quelque chose à boire en revenant, s'il vous plaît, Victor, dit Sylvia. On étouffe, ici, avec toutes ces bougies, pour ne rien dire de ces corps chauds et suants.

— Volontiers, répondit-il avant de s'éloigner en hâte.

Il revint une dizaine de minutes plus tard avec deux verres de punch. Assoiffée, Lily but aussitôt le sien. M. Nixon chuchota à l'oreille de Sylvia qui, fronçant les sourcils, jeta un coup d'œil à Lily.

— Vous êtes sûr ? demanda-t-elle.

Il hocha la tête.

— Dites-le-lui, dans ce cas.

Tous deux se tournèrent vers Lily.

— Lorsque je suis sorti, commença M. Nixon, un garçon pauvrement vêtu essayait d'entrer dans la maison. Évidemment, le majordome s'y opposait, mais il se trouve que j'ai entendu le garçon dire qu'il avait un message urgent pour lady Lily Rutherford.

— Un message urgent ? Pour moi ?

— Oui. J'ai pris la liberté de lui glisser un shilling en lui promettant de vous remettre le message ; j'espère que vous ne m'en voudrez pas.

M. Nixon lui tendit un morceau de papier plié.

— Un message urgent de votre sœur, a dit ce garçon. Rose, n'est-ce pas ?

— Oui, confirma distraitement Lily.

Un billet urgent de Rose. Elle se doutait bien qu'elle préparait un mauvais coup ! Que diable s'était-il passé ? Les doigts tremblants, elle déplia le message et fixa les quelques lignes. Comme d'habitude, les lettres se mirent à danser sous ses yeux. Elle prit une profonde

inspiration. Lorsqu'on la regardait, les choses empiraient, et elle se sentait terriblement embarrassée et stupide. Mais il s'agissait de Rose, c'était important, et elle devait réussir. Elle fixa les lignes plus intensément, comme pour contraindre les mots à devenir lisibles.

Sylvia et son cousin s'inclinèrent vers elle.

— Alors ? s'enquit ce dernier.

Lily déglutit, partagée entre l'inquiétude et la honte. Elle n'avait aucune idée de ce que disait le billet. Du regard, elle chercha Emmaline ou Cal.

— Oh, c'est trop bête ! s'exclama Sylvia.

Lily frémit à l'idée que soit révélée sa terrible infirmité.

— J'avais oublié, continua Sylvia. Lady Lily ne peut pas lire sans ses lunettes. Donnez-moi donc ce message.

Avec un clin d'œil à l'adresse de Lily, Sylvia lui prit le billet des mains et le parcourut.

Lily retint son souffle.

— C'est de Rose, en effet. Elle a des ennuis et a besoin de votre aide. Elle attend dans une voiture, devant la maison, et demande que vous la rejoigniez immédiatement.

— Bien sûr, dit Lily, dont la tête tournait un peu. Je vais juste prévenir Emmaline et Cal.

Mais elle eut beau observer la foule, elle ne vit ni l'un ni l'autre.

Sylvia posa la main sur son bras.

— Sans vouloir me mêler de ce qui ne me regarde pas, murmura-t-elle, c'est à vous qu'elle a envoyé le billet, pas à votre frère ni à sa femme. Peut-être ne souhaite-elle pas qu'ils soient au courant.

— Oui, sans doute, balbutia Lily.

Ce serait bien de Rose de commettre une imprudence et d'essayer de la dissimuler, surtout à Cal. Que diable avait-elle fait ? Elle était si impétueuse parfois.

— J'ai aperçu une jeune femme blonde assise seule dans une voiture, dit M. Nixon. Une très jolie femme. Serait-ce votre sœur ?

— Oui, oui, sûrement.

Lily se mordit la lèvre. Que Rose ait quitté l'opéra toute seule ne la surprenait pas. Sa sœur n'en faisait qu'à sa tête.

Elle parcourut la salle d'un regard anxieux.

— Mais je dois avertir...

— En l'absence de votre frère, je serais heureux de vous accompagner, assura M. Nixon en lui présentant son bras.

— Oui, allez voir ce que veut Rose, et si vous avez besoin de votre frère ou de sa femme, revenez les chercher, suggéra Sylvia. Cela ne prendra qu'une minute.

Lily hésita. Ce n'était pas convenable qu'elle sorte avec M. Nixon, elle le savait. Mais il s'agissait du cousin de Sylvia, pas vraiment d'un étranger. Et sa sœur avait besoin d'elle.

— Très bien, dit-elle en prenant le bras de M. Nixon.

— Vous avez un manteau ? s'enquit-il, une fois dans le hall.

— Pardon ? murmura Lily, distraite.

— Il fait froid. Je vais vous le chercher.

Tandis qu'il se dirigeait vers le vestiaire, Lily franchit la grande porte et dévala les marches du perron. Elle s'immobilisa en découvrant la longue file de voitures dans la rue. Dans laquelle Rose se trouvait-elle ? Elle vacilla. La tête lui tournait de plus en plus. Elle aurait dû manger davantage au souper.

— Voilà, dit M. Nixon en drapant son manteau sur ses épaules.

Elle frissonna. Il avait raison, il faisait froid.

— La voiture de votre sœur est là-bas. Venez.

Ils remontèrent la rue et tournèrent au coin. Une voiture solitaire attendait. Il ouvrit la portière.

— Rose ? dit Lily en scrutant l'intérieur obscur.

Elle aperçut une silhouette tassée dans le coin le plus éloigné.

— Rose, c'est toi ? Que se...

On la poussa si brusquement qu'elle bascula à l'intérieur de la voiture, et avant qu'elle comprenne ce qui se passait, on la saisit à bras-le-corps pour la traîner sur le plancher.

Lily voulut crier, mais quelqu'un l'attrapa durement par le menton et lui enfonça un chiffon dans la bouche. Elle faillit s'étouffer. On lui jeta ensuite une étoffe épaisse sur la tête, et, comme elle battait l'air de ses bras, on les lui attacha solidement. Elle ne voyait plus rien, ne pouvait plus bouger. Deux pieds lourds l'écrasèrent contre le sol.

— En avant ! cria M. Nixon.

Avec une secousse, la voiture s'ébranla, les roues tressautant bruyamment sur les pavés.

2

*Rien n'est perdu qui ne puisse être retrouvé
si on le cherche bien.*

La Reine des fées, Edmund SPENSER

— Vous semblez malade comme un chien, dit Cal à sa femme.

— Quelle manière charmante d'exprimer les choses, répliqua Emmaline, qui lui sourit malgré un brusque accès de nausée.

Son état la rendait extrêmement sensible aux odeurs, et dans l'atmosphère confinée de la salle de bal, le mélange de cire fondue, de parfums capiteux et de corps échauffés lui soulevait l'estomac.

Cal glissa le bras autour de sa taille.

— Même d'une pâleur verdâtre, vous restez ravissante. Mais vous devriez être au lit et nous allons rentrer. Où est Lily ? demanda-t-il après avoir balayé la salle des yeux. Attendez-moi ici, je vais la chercher.

Il installa son épouse dans un fauteuil avec un verre d'eau à portée de main, et demanda à la comtesse de Maldon, une ancienne élève d'Emmaline, de lui tenir compagnie.

Puis il fit le tour de la maison, et envoya même une femme de sa connaissance dans le boudoir des dames, mais Lily demeurait introuvable.

— Peut-être que Sylvia saura où elle est, suggéra Emmaline lorsqu'il revint auprès d'elle. Je crois que Lily parlait avec elle lorsque nous sommes sortis.

— Sylvia ?

— Cette femme, là-bas. Aidez-moi à me lever.

Ils s'approchèrent de Sylvia.

— Oui, nous avons discuté ensemble, confirma celle-ci après les politesses d'usage, mais il y a déjà un moment. Elle a reçu un billet... Un message de sa sœur, d'après ce que j'ai compris.

— De Rose ? dit Emmaline, perplexe. Quel genre de message ?

— Je l'ignore, répondit Sylvia, l'air embarrassé. Mais Lily a paru un peu inquiète. Peut-être est-elle sortie un instant ? Il fait plutôt étouffant, ici, vous ne trouvez pas ?

— Aurait-elle pu aller dans le jardin ? murmura Emmaline, qui échangea un regard avec Cal.

— Je vais voir.

Il s'éloigna à grands pas.

— Je dois vous présenter mes félicitations pour votre mariage, lady Ashendon, reprit Sylvia. Elle semble si loin, l'époque où nous étions toutes chez Mlle Mallard ! J'ai vu que plusieurs de vos anciennes élèves étaient là. La petite Sally Destry, qui est comtesse, à présent ! Et vous, également membre de l'aristocratie ! Le mariage change beaucoup de choses, n'est-ce pas ? Il a changé ma vie, c'est certain.

Mais Emmaline, les yeux fixés sur la porte-fenêtre qui donnait dans le jardin, ne l'écoutait pas. Lorsque Cal reparut, il secoua la tête.

— Sylvia, êtes-vous sûre qu'elle est allée dans le jardin ? insista Emmaline.

La jeune femme parut surprise par sa question.

— Non. Elle parlait avec mon cousin et, franchement, je me sentais un peu de trop, si vous voyez ce que je veux dire.

— Votre cousin ? répéta Cal, qui les avait rejointes.